

UNE HISTOIRE DE L'URDLA

Centre international estampe & livre à Villeurbanne

THIERRY ERMAKOFF

Responsable du département des services
aux bibliothèques à l'Enssib

1978 : c'était un autre siècle, pour ne pas dire un autre millénaire.

Nous venions de vivre, éberlués, la rupture de l'union de la gauche qui, à l'époque, mariait le PCF, le PS et les radicaux de gauche, emmenés par le sympathique pharmacien de Villefranche-Rouergue. À vrai dire, avec lui, rien de fatal n'aurait pu nous arriver, nous avons perdu les élections législatives et Michel Rocard nous promettait un purgatoire de mille ans (voire un peu plus, on n'était plus à ça près). Lyon était dirigée par Francisque Collomb, qui fleurait bon

l'extrême centre droit. La Culture restait un espace de conquête de gauche, avec le parti communiste, ses villes et ses banlieues rouges, et le parti socialiste qui fourbissait des programmes participatifs.

1978 : dix ans après mai 1968, le feu couve sous la braise libérale ; à Lyon, toujours, Max Schoendorff, peintre, graveur, communiste par « anti-anti communisme » pour reprendre l'expression de Francis Marmande dans le *Monde* du 23 octobre 2012, anime un collectif d'artistes qui crée l'URDLA : « Union régionale pour le développement de la lithographie d'art ». Il s'agit en effet de sauver le matériel d'une imprimerie lithographique lyonnaise, l'imprimerie Badier, boulevard Stalingrad, en passe d'être déclarée en faillite. Il en prendra la présidence. Pour lui, il s'agissait de montrer qu'avant une hypothétique décentralisation culturelle (qui ne verra le jour que dix ans plus tard), la capacité créative, artistique, n'existait pas qu'à Paris. Cette affirmation semble aujourd'hui aller de soi : en 1978, c'était (comme on disait alors) un combat.

Écrire sur l'URDLA, c'est d'abord écrire sur Max Schoendorff, à propos de qui nous ne nous permettrons aucune familiarité, ne l'ayant que croisé : mais il incarnait une forme d'engagement politique, esthétique, moral, aux antipodes, sans doute, de cette période actuelle, éclectique, électrique. Alors même que commencent à se créer des centres d'art, lui imaginera ce qui apparaîtra au lointain promeneur un sympathique bricolage : l'URDLA, première époque, qui est d'abord un lieu d'accueil d'artistes, où les grands (Viallat, Bob Wilson...) sont





venus graver, et être ensemble. Mais l'URDLA, première, deuxième époque, c'est tout sauf un sympathique bricolage : un lieu de l'exigence esthétique présidée par un faux dilettante, qui fut peintre et facteur de décor pour Roger Planchon. Peintre : sa peinture, très liée au végétal, à l'animal, est maintenant présentée au musée des Beaux-Arts de Lyon : à son image, elle est jouissive, exubérante – nous renvoyons pour cela à l'ouvrage que Louis Seguin lui avait consacré (*Max Schoendorff, La Fosse aux ours*, 2008).

1981 : la gauche accède au pouvoir ; Jack Lang est nommé ministre de la Culture. Le budget du ministère est doublé, sous les auspices bienveillants de Claude Mollard, qui deviendra le premier délégué aux arts plastiques. Les projets de l'URDLA se confortent, la création des Frac, des artothèques suscitent une sorte d'engouement pour une forme d'art (la gravure, sous toutes ses formes), qui est restée un peu dans l'ombre. L'URDLA devient éditeur : les

tirages des lithographies créées par les peintres graveurs sont partagés en deux : une première partie pour l'artiste, et l'autre pour l'URDLA. À cette époque, l'URDLA participe, pour la première fois, à la foire de Bâle (ARTBasel) où elle montre les travaux des artistes français et étrangers qu'elle a invités.

Le Centre national des arts plastiques (CNAP), dépendant du ministère de la Culture, dépose en 1983, à l'URDLA, une grande presse Voirin, pesant quinze tonnes et mesurant sept mètres de long.

Cette presse, monumentale, impose un changement de lieu : c'est donc la Ville de Villeurbanne qui, en 1986, propose une ancienne usine pour accueillir l'URDLA, rue Francis-de-Pressensé – fondateur de la ligue des droits de l'homme, il y a bien pire, ils auraient pu choir rue Charles-Maurras, ou Édouard-Drumont : mais il n'y en a pas à Villeurbanne. C'est le moment où la même Ville construit la Maison du livre, de l'image et du son (MLIS), confiée à Mario Botta,

premier des grands travaux dits présidentiels en province, comme on disait naguère, province, ce terme qui sent bon le gilet, le paletot, la gardine; cette conjonction n'est pas fortuite : elle signe, avec la constitution de l'Institut d'art contemporain (IAC), qui abrite le nouveau Frac Rhône-Alpes, la volonté de la Ville de modifier une image de ville de banlieue et de s'affirmer face à Lyon. Par ailleurs, l'URDLA traite de toutes les techniques du livre, et c'est bien pourquoi elle s'équipe d'un atelier taille-douce, de matériel typographique et, comme Monsieur Vieux Bois, change de nom : elle devient « Centre international estampe & livre », c'est-à-dire « Utopie raisonnée pour les droits de la liberté en art ». L'URDLA édite des ouvrages de très belle facture et de haute tenue, des estampes, une revue, *Ça Presse*, et se donne aussi une mission de conservation. On y trouve des ouvrages d'Arthur Adamov, Dionys Mascolo, l'inclassable Onuma Nemon, Jean-Claude Silberman, vendus en librairie, des œuvres de Daniel Nadaud, Jacques Villeglé, Fabrice Gygi, Mario Merz, Max Schoendorff, bien sûr, et il y a même eu, dans les collections, Claude Viallat, premier invité, dont il ne reste que la trace. En 1995, la place, voulue par Max Schoendorff, est conquise. Le lieu est agréable, on peut s'y

garer, ou mieux, venir en métro, ou en vélo, assister aux inaugurations à midi pile, croiser les artistes comme chez eux.

En 2012, Max Schoendorff meurt, brusquement, d'une crise cardiaque. Mais pour son public, ses amis, il s'agit bien de continuer : de vivre au-delà de l'aventure personnelle, pour reprendre l'expression de celui qui maintenant porte le Centre, Cyril Noirjean.

Si, aujourd'hui, la crise (financière, publique, politique) de la culture affecte les institutions, les lieux de la culture, et tout ce que le ministère a su labelliser, si la numérisation massive des textes est l'idée naïvement partagée que c'est un nouveau parangon de la démocratisation culturelle, on pourrait légitimement s'inquiéter du devenir de l'URDLA. Et pourtant, il nous semble qu'à l'inverse, c'est, avec les librairies, les musées et les bibliothèques, un des lieux qui restera celui du bien vivre, du bien lire, du bien voir : l'URDLA accompagne ses artistes, les forme à l'estampe, aux techniques de gravure en creux, en taille-douce, à la lithographie... Elle reçoit une quinzaine d'artistes en résidence par an, pour qui c'est le lieu où présenter son travail, puisque ces résidences produisent quatre expositions annuelles environ. L'URDLA accompagne aussi son public, l'accueille et forme





son regard. Sans renier l'aventure des origines, c'est le devenir de tout centre d'art qui se met en question, accepte la médiation, pourtant contraire aux théories malrucciennes, organise l'accueil des professionnels, propose des formations aux techniques graphiques : toutes choses qui sont la base de tout devenir de l'imprimé, du document écrit.

La chaîne graphique que dessine l'URDLA, avec ses presses, ses casses, ses ateliers, ses visites, sa galerie d'exposition et son magasin, restitue au texte sa matérialité, et donc, une autre façon de le lire, de le voir : nous renvoyons à ce propos à la conclusion de Roger Chartier (*50 ans d'histoire du livre : 1958-2008*, Presses de l'enssib, 2014). Il n'y a rien à ajouter.

B:F

Vedute 6, linogravure. Frédéric Cordier, 1985.

